



SUSAN SONTAG
LE BIENFAITEUR

TRADUCTION DE
GUY ET GÉRARD DURAND



CTITRES

SUSAN SONTAG

LE BIENFAITEUR

Paris, début du xx^e siècle. Hippolyte, un jeune homme issu d'un milieu aisé, abandonne ses études et commence à fréquenter le salon d'un couple d'étrangers, où il rencontre Frau Anders qui devient bientôt son amante. C'est à cette époque que Hippolyte fait le premier d'une série de rêves inquiétants. Il prend alors sa grande décision : au lieu d'utiliser ses rêves pour interpréter sa vie, il utilisera désormais sa vie pour interpréter ses rêves. Ceux-ci le conduiront à se lier d'amitié avec un voleur notoire, à entreprendre un périple rocambolesque dans un pays lointain et à se confronter au mythe grec auquel son prénom fait écho.

Sous la forme des mémoires d'un Candide des temps modernes, ce premier roman de Susan Sontag, propose un portrait fascinant, intelligent et acerbe d'un milieu bohème en vogue au début du siècle dernier, et révèle au monde une écrivaine unique.

Susan Sontag est née en 1933 à New York. Critique, romancière et essayiste, elle publie en 1977 son essai devenu culte, *Sur la photographie*, où elle s'interroge sur la différence entre réalité et expérience. Elle sera primée à plusieurs reprises, notamment par le National Book Award (2000) pour *En Amérique*, le Prix Jérusalem pour l'ensemble de son œuvre (2001) et le Prix de la Paix des libraires à Francfort (2003). Susan Sontag est décédée en 2004.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guy et Gérard Durand.

**SUSAN
SONTAG**

**LE
BIENFAITEUR**

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

À la rencontre d'Artaud
La Maladie comme métaphore
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes
Le Sida et ses métaphores
Sur la photographie
L'Amant du volcan
En Amérique
Devant la douleur des autres
Temps forts
Garder le sens mais altérer la forme
Renaître, Journal, volume I
Journal, volume II
Debriefing

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION TITRES

Sur la photographie
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes
La Maladie comme métaphore / Le Sida et ses métaphores
L'œuvre parle
Dernier recours
L'Amant du volcan
En Amérique
Sous le signe de Saturne

**SUSAN
SONTAG**

**LE
BIENFAITEUR**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR GUY ET GÉRARD DURAND

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
THE BENEFACTOR

© Susan Sontag, 1963

All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur, 2000, 2010, 2022

pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04586-4

« À propos du sommeil, aventure
sinistre de tous les soirs, on peut dire que
les hommes s'endorment journallement
avec une audace qui serait inintelligible,
si nous ne savions qu'elle est le résultat
de l'ignorance du danger. »

BAUDELAIRE

« Quelque chose va-t-il de travers,
– le Rêve en est responsable ! Le Rêve ne
connaît qu'une loi, la sienne. Il querel-
lera l'arc-en-ciel, voulant qu'il montre,
ou ne montre pas une arche secondaire...
Le Rêve sait mieux que quiconque, et je
le répète, le Rêve est le responsable. »

DE QUINCEY

I

*Je rêve donc je suis*¹.

Comme je voudrais pouvoir expliquer à quel point, depuis ce temps, j'ai pu changer ! J'ai changé et je suis encore le même ; mais c'est avec tranquillité que je promène mon regard sur les soucis anciens. Trente ans ont passé et les soucis ont pris une forme différente : ils se sont pour ainsi dire inversés. Ils grandirent en moi à l'origine, se nourrissant de ma substance. Tout d'abord je n'y prêtais pas attention, ensuite je les acceptai en recherchant les consolations de mes amis, puis je m'y abandonnai, et j'en vins finalement à puiser en eux une sorte de sagesse. À présent les soucis ne me hantent plus, c'est moi qui suis à l'intérieur, comme dans une habitation plus ou moins confortable où j'erre d'une pièce à l'autre.

Certains hivers, je ne branche pas le chauffage. Je m'assieds dans une pièce, enveloppé chaudement dans mon manteau de cuir, portant chandail, bottes et écharpe, pour me souvenir de ces heures d'agitation.

1. Toutes les expressions en italique sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

Je suis devenu une sorte de vieil original, plein de manies innocentes et philanthropiques. Quelques amis viennent me rendre visite, non qu'ils se plaisent particulièrement en ma compagnie, mais ils redoutent la solitude. Désormais, qui pourrait s'intéresser à moi ?

Dans mon enfance déjà, je me distinguais de mes compagnons de jeu. Mes origines n'ont rien cependant de remarquable. Ma famille, fort prospère, est encore établie dans une grande ville de province. Quand je naquis, mes parents étaient relativement âgés. J'étais leur troisième enfant et une grande différence d'âge me séparait des deux autres. Ma mère mourut quand j'avais cinq ans. Ma sœur avait épousé un étranger et vivait loin de nous. Mon frère avait déjà un emploi dans l'entreprise paternelle ; fort jeune encore, peu après la mort de ma mère, il se maria raisonnablement et fut bientôt pourvu d'enfants. Je passai de nombreuses années sans même avoir l'occasion de le voir. Souvent seul, je pris le goût prématuré de la solitude. Dans la grande maison où mon frère et mon père n'apparaissaient que rarement, j'étais livré à moi-même, et très tôt me vint un air de sérieux, teinté de mélancolie que l'adolescence n'élimina pas. À l'école tout alla bien : je participais aux jeux, flirtais avec les filles et leur offrais des cadeaux, je lutinais la bonne et me mis à écrire des histoires, bref je m'occupais de la façon qui pouvait convenir à mon âge et à ma condition. Comme je n'étais ni morose, ni particulièrement timide, je passais parmi les miens pour un enfant peu ouvert, mais nullement désagréable.

C'est après la fin de cette première période scolaire, lorsque je quittai ma ville natale pour suivre les cours de l'université, que cette impression de n'être pas comme les autres me parut pour la première fois

pénible. L'influence de l'entourage joue toujours un rôle important. Jusqu'alors j'avais eu autour de moi ma gouvernante, mon père, les membres de ma famille, des amis, satisfaits à bon marché de moi et d'eux-mêmes, et maintenant entre eux un accord très confortable. Je me plaisais en cette compagnie ; la seule chose qui me parut de mauvais goût, c'était l'attitude de vertueuse indignation qu'ils affichaient avec facilité sinon avec complaisance. Pour le reste, je n'en attendais ni plus ni moins de ce que l'on doit attendre de son entourage. Mais quand je me trouvais dans la capitale, je compris que, non seulement je ne ressemblais guère aux solides provinciaux parmi lesquels j'avais été élevé, mais que j'étais également tout autre que ces citadins agités, à la société desquels je devais désormais m'habituer. Autour de moi évoluait cette jeunesse des deux sexes, certains venus comme moi de leur province, mais la plupart de la métropole où se trouvait l'université. (Si je ne désigne pas plus explicitement cette ville, ce n'est pas pour intriguer le lecteur, car je ne fais pas mystère de lieux bien connus des touristes qui doivent permettre aisément de l'identifier, mais plutôt parce que je suis persuadé que cet endroit où j'ai vécu n'a pas eu une influence particulière sur les événements qu'il me faut maintenant conter.)

Toute la jeunesse ambitieuse de mon pays se retrouvait à cette université ; chacun s'y préparait à la réussite, les uns, en médecine, en droit, en sciences ou en lettres, d'autres s'y préparaient à une carrière de fonctionnaire et d'autres à des révolutions ; parmi eux, je me trouvais, moi, entièrement dépourvu d'ambition. Pour se nourrir, l'ambition ne peut que dévorer les ambitions d'autrui. Je ne connus jamais, avec mes pareils, ce genre

de relations, cette ambiance de conspiration et d'envie. J'ai toujours aimé d'être seul et je ne prends quelque plaisir à la compagnie d'autrui que pour autant que j'y retrouve ces impressions rafraîchissantes que je goûte d'abord en moi-même, dans mes rêveries et mes rêves.

Que je fusse profondément dépourvu de ces motivations ambitieuses qui aiguillonnaient mes condisciples, j'en demeure persuadé ; et je n'avais même pas celle de me rebeller contre des influences familiales, alors que l'opposition des générations est particulièrement accusée à notre époque. Je me révélais cependant étudiant consciencieux et enthousiaste. Inspiré par le goût de l'érudition, je suivis les cours les plus divers. Mais cette soif d'acquérir, qui me conduisit par la suite à d'autres recherches, ne pouvait se satisfaire du compartimentage propre à l'esprit de l'Université. N'allez pas vous méprendre. Je ne suis pas ennemi de la spécialisation. Tout au contraire, une spécialisation réelle – la précise limitation d'un sujet, ses subdivisions justement et nettement définies –, voilà bien ce que je cherchais sans le découvrir nulle part.

Je ne voulais pas non plus m'attaquer à la pédanterie. Mais je n'approuvais pas cette façon qu'avaient mes professeurs de ne poser des problèmes qu'afin d'en fournir aussitôt la solution, et de conduire leur cours vers sa conclusion avec la ponctualité d'une logique exaspérante. Mon appétit de savoir ressemblait à celui d'un affamé à qui l'on présenterait des sandwiches et qui les engloutirait sans enlever la cellophane protectrice, moins par impatience que parce qu'on ne lui a pas appris ou qu'il a oublié comment on doit retirer l'enveloppe. Ma fringale intellectuelle me poussait vers ces peu appétissants menus des salles de cours. Mais je fus

longtemps incapable d'écarter le fade emballage ou de me nourrir avec plus de modération.

Je poursuivis ainsi mes études pendant trois années. À la fin de cette période, je publiai mon premier et unique article philosophique, j'y exposais quelques idées originales sur un sujet de médiocre importance. Cet article fit quelque bruit dans le monde littéraire, et il me valut de figurer dans le cercle des relations d'un couple nouveau riche, d'âge mûr et d'origine étrangère, qui avait acquis une propriété en banlieue et prétendait s'entourer d'esprits originaux. Les Anders organisaient des promenades à cheval et, le soir, régalaient leurs invités de musique de chambre et de dîners d'apparat. Je retrouvais, parmi les habitués, un professeur, auteur de plusieurs ouvrages sur la Théorie de la révolution, un danseur noir, un physicien connu, un écrivain qui avait été boxeur, un prêtre, animateur d'une émission radiophonique, intitulée « Remèdes et Confessions », et un chef d'orchestre vieillissant, habitant une ville voisine (celui-ci n'apparaissait que de temps à autre, mais était notoirement l'ami de la jeune fille de la maison).

Frau Anders, femme épanouie et sensuelle ayant largement dépassé la trentaine, présidait habituellement à ces réunions. La présence du mari était irrégulière et son autorité nominale. Il était souvent en voyages d'affaires. Leur mariage semblait être une question de convenances plus que de sentiment. Frau Anders tenait à la ponctualité et à la déférence, mais ne manquait pas de générosité. Attentive à la personnalité de chacun de ses hôtes, elle s'efforçait habilement de la mettre en valeur.

Les invités de Frau Anders, même le beau et prétentieux danseur, étaient tous des virtuoses du bavardage.

Je fus d'abord surpris et quelque peu irrité du décousu de leurs propos et de leur promptitude à exprimer une opinion sur n'importe quel sujet. Ces rapides passes d'armes autour d'une table somptueusement servie ne paraissaient pas plus tirer à conséquence sur le plan intellectuel que les prises de bec acharnées de mes condisciples dans les cafés. Il me fallut quelque temps pour apprécier les vertus particulières du « Salon ». Il ne s'agissait pas seulement d'avoir des opinions ; le plus important était de faire ressortir sa personnalité. Les invités de Frau Anders y étaient particulièrement experts. J'en vins à trouver reposante cette importance accordée à la personnalité plutôt qu'aux opinions. Je n'avais pas été sans m'apercevoir que je souffrais moi-même d'une certaine pauvreté d'idées. Je savais qu'il me fallait, à mon entrée dans l'âge adulte, m'équiper d'un harnois d'opinions plus ou moins durables et j'y trouvais apparemment plus de difficultés que d'autres. Il ne s'agissait pas de torpeur, ni, je l'espère, d'un excès d'orgueil. Simplement, j'avais l'esprit trop occupé à enregistrer, voire à me débarrasser promptement de tout ce que je pouvais saisir. J'appris, dans le petit cercle de Frau Anders, à ne pas me montrer jaloux de gens dont les opinions étaient affirmées avec plus de conviction que les miennes. J'avais une très grande confiance (ce qui à distance me paraît un peu candide) dans mes facultés d'assimilation et dans le fait qu'en fin de compte ma patience ne pouvait manquer de triompher. Je ne puis douter aujourd'hui encore, dans ma vieillesse et mon isolement, qu'il y ait ici-bas un certain ordre où j'avais à trouver ma juste place, ce qui ne manqua pas de se produire.

Comme je fréquentais ce cercle, je négligeais de suivre les cours de l'université et bientôt ne renouvelai pas mes inscriptions. Je cessai également d'écrire chaque mois à mon père. Un jour, mon père, qui venait à la capitale pour ses affaires, en profita pour me rendre visite. Je pensais qu'il venait me reprocher de négliger mes devoirs épistolaires. Je n'hésitai point cependant à lui annoncer l'abandon de mes études, car je jugeais qu'il valait mieux affronter aussitôt ses reproches que courir le risque d'être accusé de mensonge lorsque quelqu'un l'aurait mis au courant.

À mon grand soulagement, il ne fut nullement irrité : mon frère aîné apparemment avait comblé toutes ses espérances paternelles ; de ce fait, il me laissait entièrement libre de choisir ma voie, et n'avait nulle intention de me couper les vivres. Il prit les dispositions nécessaires pour augmenter mes allocations mensuelles. Il m'assura que je gardais toute son affection et nous nous quittâmes dans les meilleurs termes. Je me trouvais maintenant dans une position enviable, libre de disposer de moi-même, selon mes propres désirs, d'augmenter tout le trésor d'expérience accumulé depuis l'enfance et, mieux qu'à l'Université, de satisfaire ma passion pour la spéculation et la recherche personnelle.

Je continuais de passer chaque jour de nombreuses heures à lire avec avidité mais, je crois, pour un minime profit. Je ne compris que quelques années plus tard qu'il eût mieux valu dans ces conditions m'abstenir. Je cessai cependant d'écrire : je n'ai rien produit en fait depuis l'article philosophique dont j'ai parlé, sauf un scénario de film, des pages de journal intime et de nombreuses lettres ; rien jusqu'à ce jour où, non sans quelque peine, j'entreprends ce récit. Après la lecture,

mon plus grand plaisir était alors la conversation. Les discussions chez Frau Anders et avec d'anciens camarades occupèrent les premiers mois d'apprentissage de l'indépendance, et il ne me semble pas nécessaire d'entrer dans des détails à propos de mes autres motifs d'intérêt. Mon tempérament n'avait rien d'excessif et des visites épisodiques à un quartier mal famé de la capitale suffisaient à le satisfaire... Je me contentais, pour la politique, de la lecture du journal quotidien. Je ressemblais fort en cela à beaucoup d'individus de ma génération et de mon milieu, mais je trouvais d'autres raisons plus particulières de n'accorder à la politique qu'un intérêt limité. Les révolutions me passionnaient, mais je pense que les véritables révolutions n'ont rien à voir avec des changements de gouvernements ou d'équipes politiques, mais s'accomplissent du fait de bouleversements dans les façons de voir et de sentir qui sont beaucoup plus difficiles à analyser. J'ai souvent pensé que mes propres perplexités étaient elles-mêmes symptomatiques d'une grande révolution dans le domaine de la sensibilité, une révolution encore anonyme, une dislocation de la conscience qui attend encore son diagnostic. Opinion peut-être présomptueuse ; mes difficultés demeurent sans doute personnelles, et je ne redoute pas de les envisager comme telles.

Heureusement pourvu d'une constitution robuste et d'un tempérament optimiste, je ne m'abandonnais pas passivement à mes inquiétudes. Des années de méditation, après les luttes et les périodes de crises, m'ont permis d'y découvrir un certain sens. J'aimerais prévenir le lecteur qu'en m'efforçant de relater objectivement ces événements je ne les retrouve qu'à travers la vision, à travers les termes mêmes, du souvenir. Il est plus aisé

de souffrir que de changer. Mais il est difficile de se souvenir de la souffrance qui a pu nous changer.

« La bizarrerie te convient bien », me dit mon père, par ce bel après-midi de mai.

En fait je n'étais pas aussi excentrique que bien des gens de ma connaissance, rencontrés dans le salon de Frau Anders, sur les boulevards, ou à l'université, mais je me gardai de le contredire.

« Tu as sans doute raison », lui dis-je.

Encore un mot à ce propos. Dès mes premières fréquentations scolaires on avait essayé de me plier aux méthodes de pensée depuis longtemps en honneur dans mon pays : clarté, rigueur, éducation de la sensibilité. On m'avait enseigné que toute notion devait être considérée comme un ensemble divisible en diverses parties, et rendu apte à retrouver ces éléments en allant du simple au complexe, prenant soin, chemin faisant, de ne rien laisser dans l'ombre. J'appris que le raisonnement lui-même, indépendamment des exigences particulières de chaque problème, doit revêtir une certaine forme, un style, qui s'enseigne comme les mouvements de la natation ou de la danse. Si ce style de raisonnement ne peut plus à présent me satisfaire, je ne me crois pas contraint pour autant d'affecter ce mépris de la raison qui est une des modes de l'époque. Mes professeurs de la vieille école ne se méprenaient pas ; la méthode analytique peut résoudre tous les problèmes. Mais ne cherchons-nous rien d'autre que la solution d'un problème ? Si, par une démarche inverse, partant du complexe, nous procédions à des simplifications successives, il n'est pas douteux qu'au terme du processus notre matière

serait moins fournie. Mais qui peut y trouver à redire ? Pourquoi, au lieu d'accumuler des idées, ne pas tenter de les réduire, non pas soudainement, mais avec lenteur et patience ? Nos philosophes enseignent que « le tout est la somme des parties ». Parfait. Mais dans chaque partie ne retrouve-t-on pas le tout ? Et le tout complexe n'est-il pas en fait cette infime partie sur laquelle il nous est possible de concentrer notre attention ? Admettre que « le tout est la somme des parties », c'est également admettre qu'idées et choses sont symétriques ou peuvent se plier aux règles de la symétrie. J'ai découvert, pour ma part, des notions symétriques et d'autres qui ne le sont en aucune façon. Et ce sont ces notions dissymétriques qui m'intéressent : on n'a pas l'impression de les pénétrer de la même façon qu'on en sort. Ces notions-là éveillent mon appétit.

Mais, comme le savent bien tous ceux qui ne sont pas dépourvus de bon sens, ce genre d'appétit ne doit pas tourner à la boulimie, si l'on veut que l'existence même conserve encore quelque attrait. Dans cette perspective j'avais moins à perdre que beaucoup d'autres. Je n'avais à sacrifier à l'exercice de la pensée ni fortes ambitions, ni habitudes invétérées, ni opinions toutes faites.

Ma vie m'appartenait ; elle n'était pas tiraillée entre le travail et le loisir, entre les plaisirs et les soucis de famille, entre le devoir et la passion.

Cependant je ne m'abandonnais pas tout d'abord à ce singulier penchant pour la réflexion solitaire. J'évitais d'aller au-devant d'inutiles embarras, je recherchais la compagnie de gens que je comprenais bien et qui ne pouvaient de ce fait me séduire.

Dans cette période de ma jeunesse, pendant les premières années qui suivirent mon abandon de l'université,

je voulus connaître des pays étrangers, observer les mœurs de différents peuples et de différentes catégories sociales. J'en tirais plus grand profit que des connaissances verbeuses des cours universitaires et des bibliothèques.

Du fait sans doute que je ne m'éloignais de mon pays que pour quelques mois au maximum, je ne fus pas démoralisé par mes voyages. J'observai la grande variété des croyances, sans pour autant en conclure qu'il n'existe ni vrai ni faux, mais seulement de faillibles opinions humaines. Bien que les hommes ne soient jamais d'accord sur ce qui doit être permis ou interdit, ils aspirent unanimement à l'ordre et à la vérité. Et, pour devenir réel, le vrai a besoin de la discipline des traditions. Sans doute les traditions sont-elles le véhicule de l'égoïsme et de l'étroitesse d'esprit ; mais convient-il de s'insurger quand les défenseurs d'une tradition se défendent, non sans une féroce âpreté, contre les partisans de l'extrémisme ?

À une absence totale de discipline, ne peut-on encore préférer la sacro-sainte contrainte de la tradition ?

Fort occupé de ces investigations préliminaires qui devaient me conduire jusqu'à ce que je pourrais nommer « la certitude », j'éprouvais la nécessité de réviser toutes les notions qui m'avaient été présentées. De ce fait, aucune d'elles ne s'imposait à moi d'une façon définitive. Cette totale liberté d'esprit laissait sans solution le problème de savoir comment il me fallait, dans l'intervalle, imposer un ordre à mon existence. Remettant tout en question, je ne voulais pas que tout s'en aille à vau-l'eau.

Je me fixai donc provisoirement, pour cette période de recherche, quelques règles de comportement :

1) Ne jamais me satisfaire de bonnes intentions : les miennes ou celles de quiconque.

2) Ne souhaiter à personne ce qu'il ne souhaite pas lui-même.

3) Ne pas mépriser les conseils d'autrui.

4) Observer, autant que faire se peut, des règles de tact et de discrétion, sans pour autant redouter la critique.

5) Ne pas me laisser distraire par le souci des biens matériels ou par l'ambition.

6) Ne chercher ni à faire valoir ni à solliciter autrui.

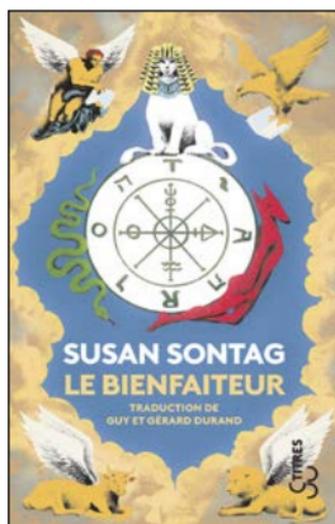
7) N'avoir nul désir d'une longue vie.

Ces principes ne me semblaient pas difficiles à suivre du fait même qu'ils s'accordaient à mes propres dispositions, et j'eus le bonheur de m'y conformer sans en excepter le dernier de la liste. Car si j'ai, en fin de compte, bénéficié d'une longue vie, je puis dire que c'est un but que je n'ai pas particulièrement cherché. (Pour donner au lecteur une idée plus juste de mon point de vue actuel, je dois indiquer que j'ai à présent soixante et un ans.) Et ce n'est pas, ajouterai-je, pour donner cette vie en exemple que j'ai entrepris de la raconter. Cela me concerne seul. Le chemin que j'ai suivi et la certitude que j'ai atteinte ne pourraient, je crois, convenir à nul autre.

On compare traditionnellement la quête spirituelle à un périple ou une traversée. Je n'entends pas souscrire à cette image. Je ne me prends pas pour un voyageur ; j'ai préféré l'immobilité. J'imaginerais plutôt un bloc de marbre assez grossièrement taillé à l'extérieur, mais qui contiendrait la forme d'une charmante statuette. Il faudra longtemps travailler au ciseau le bloc avant d'en dégager la petite statue. Mais prenons garde, si l'on ne veut pas briser cette forme, de ne pas déplacer le marbre trop fréquemment.

CHAPITRE XIII	261
Mon mariage. Frau Anders est obligée de se cacher. Un conte de fées et quelques anecdotes, à propos du véritable amour de soi.	
CHAPITRE XIV	281
Ma femme tombe malade. Visite de Jean-Jacques et scène de violence. Discours du professeur Bulgaraux aux obsèques de ma femme. Chagrin personnel.	
CHAPITRE XV	299
Duel verbal avec Jean-Jacques. Inventaire de mes rêves. Un cauchemar : « La nuit dans l'arène ». Je m'installe dans la maison de Frau Anders.	
CHAPITRE XVI	327
Le silence et ses différents styles. Le « rêve de la marionnette ». Aphorismes. Un cambriolage. Difficile exercice de contrôle de soi. Ai-je quitté moi-même la maison de Frau Anders ou est-elle revenue s'y installer vingt ans plus tard ? Auquel cas j'aurais été évincé.	
CHAPITRE XVII	357
Répartition des handicaps. Une pénible rumeur. Extraits de mes carnets personnels. De la vieillesse et des difficultés d'une conclusion.	

Le Bienfaiteur Susan Sontag



Cette édition électronique du livre

Le Bienfaiteur

a été réalisée le 27 janvier 2022

par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267045840

ISBN PDF : 9782267045864

Numéro d'édition : 2529